

# Clément Lacroûte

## De la phénoménotechnique à l'idéologie matérialisée : pourquoi la science fabrique-t-elle le monde ?

### Introduction

Je veux tenter ici de mettre en perspective les thèses de Gaston Bachelard (1884-1962) dans *Le nouvel esprit scientifique* (1934) et *La philosophie du non* (1940) pour répondre à la question : pourquoi la science fabrique-t-elle le monde ? Il s'agit donc de prendre au sérieux l'affirmation de Bachelard d'une science *réalisante*<sup>1</sup>, et de la questionner depuis le XXI<sup>e</sup> siècle. La science et la technologie semblent bien être à la source de notre environnement matériel. Une explication de cet état de choses peut être lue dans différentes approches marxistes apparues dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et je critiquerai ici la *phénoménotechnique* bachelardienne à travers les concepts d'*idéologie matérialisée* développé à partir des années soixante par Guy Debord<sup>2</sup> (1931-1994) et d'*abstractions réelles* dans la critique de la valeur-dissociation.

Un lien entre Debord et Bachelard a déjà été avancé<sup>3</sup> à propos de *La poétique de l'espace*<sup>4</sup>, mise en relation avec la pratique de la *dérive* situationniste<sup>5</sup>. Je me concentrerai pour ma part sur la notion de phénoménotechnique à travers *Le nouvel esprit scientifique* et *La philosophie du non*. Le lien entre les deux auteurs, qui ne se sont probablement pas lus, est alors loin d'être évident.

Mon travail de chercheur dans le domaine de la métrologie des fréquences et des horloges atomiques m'a amené à m'interroger sur les aspects historiques, philosophiques et enfin sociaux de mon domaine de recherche. La grille de lecture que je propose ici est donc directement liée à la volonté d'inscrire le champ séparé de la recherche scientifique au sein de la société moderne prise dans sa globalité.

<sup>1</sup> Bachelard, G., *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Puf, 2013.

<sup>2</sup> Debord, G., *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1996.

<sup>3</sup> Chasson, Y., « Ce que nous disent les textes situationnistes sur la psychogéographie », *FLAMME HS*, n°1, 2023, <https://doi.org/10.25965/flammes.663> (dernière consultation 13.10.2023)

<sup>4</sup> Bachelard, G., *La poétique de l'espace*, Paris, Puf, 1957.

<sup>5</sup> Debord, G., « Théorie de la dérive », *Les Lèvres nues*, 9, 1956, <https://www.larevuedesressources.org/theorie-de-la-derive,038.html> (dernière consultation 13.10.2023)

Dans ce contexte, les concepts debordien et marxien étant des outils extrêmement puissants, il m'a semblé intéressant d'interroger l'actualité du concept de phéno-ménotechnique à travers ce prisme.

## La science fabrique le monde

Clément Lacrouite

Il est tout d'abord nécessaire de préciser ce que signifie l'affirmation que la science *fabrique* le monde. Un premier constat trivial s'effectue dans l'expérience quotidienne du monde occidental, et même de la quasi-totalité du monde habité. Notre environnement intègre d'innombrables réalisations techniques (automobiles, trains, routes, immeubles, éclairages publics, écrans, etc.) trouvant leurs racines dans les découvertes de la physique-chimie du XIX<sup>e</sup> (moteurs thermiques, électricité, béton armé...), XX<sup>e</sup> (LEDs, lasers, énergie nucléaire...) voire XXI<sup>e</sup> (génomique, tourisme spatial, ...) siècle. La science fabrique ainsi notre monde, à travers l'esprit des ingénieurs et les mains des ouvriers, au sens le plus littéral du terme.

Mais le mot « fabrique » renvoie aussi aux lointaines manufactures, prémisses de l'ère industriel, notamment mises en place pour la production textile en pleine expansion. *Fabric*, en anglais, signifie d'ailleurs « tissu ». Et il est en effet possible d'affirmer que la science « fabrique » le monde au sens où elle en tisse la trame invisible et abstraite.

Avec le développement et la densification des réseaux de télécommunication, je peux connaître à tout instant mes propres coordonnées spatio-temporelles. Mon smartphone, ma tablette ou mon ordinateur me révéleront les trois grandeurs qui définissent ma place dans le monde : date (qui, techniquement, inclut jour et heure), latitude et longitude. Les systèmes GNSS (GPS, GLONASS, GALILEO, BEIDOU, etc.) recouvrent la surface de la terre d'une trame géométrique invisible et abstraite. UTC, le temps universel coordonné, définit l'heure légale et le déroulement implacable et infini du temps, divisé en segments abstraits égaux entre eux. Il s'agit d'une trame spatio-temporelle *a priori*, une matrice au sein de laquelle nous agissons sans en avoir conscience, qui semble exister indépendamment de nous, et sur laquelle nous ne revenons que de manière réflexive ainsi que je le fais présentement.

Cette trame est bien une trame abstraite, au double sens où elle est *intangibile* et résulte d'opérations scientifiques, mathématiques et techniques nombreuses et complexes. Mais cette trame abstraite est pourtant devenue sensible : le temps est vécu au quotidien à travers les chiffres de l'horloge, celle de notre téléphone, de notre ordinateur, de notre tablette, radio, téléviseur, etc. Même l'espace tend à devenir de plus en plus lié aux « maps », qui guident désormais les passants dans une ville inconnue, si bien qu'un trajet n'est plus une suite de repères fixes (il faut passer le pont, l'école cent mètres plus loin, et enfin prendre la troisième à droite) mais une ligne tracée sur une carte à deux dimensions. Le moyen le plus sûr d'indiquer un point de rendez-vous est devenu le jeu de coordonnées GPS, plutôt que l'adresse.

*A contrario*, c'est l'expérience auparavant sensible du temps qui est devenue abstraite : l'heure de l'horloge est fortement décorrélée de l'heure solaire, et le midi « vrai » (l'heure où l'ombre est la plus courte) peut être décalé de plusieurs heures du midi « juste » (celui de l'horloge). Connaître l'heure solaire demande de connaître l'équation qui la relie à l'heure de l'horloge au lieu où l'on se trouve, ou bien à la rechercher sur internet. On note donc ici une inversion entre le concret et l'abstrait : on se déplace d'abord au sein de la trame spatio-temporelle abstraite construite par les instituts nationaux de météorologie et les systèmes de géo-navigation par satellite, qui devient comme tangible, et on relie parfois cette trame aux éléments sensibles, en faisant une opération d'abstraction momentanée de la trame a priori.

On peut ainsi relever trois traits dans la manière dont la science fabrique aujourd'hui le monde : la fabrique matérielle du monde qui nous entoure ; la fabrique de la trame a priori au sein de laquelle nous évoluons ; et l'inversion concret-abstrait. Il faut noter que ces caractéristiques suivent un mouvement d'expansion : les téléviseurs sont passés du salon aux chambres à coucher puis dans la poche de tout un chacun ; la *couverture* promise par les réseaux de télécommunication est en constante expansion géographique ; la visite d'une grotte pré-historique ou la vue d'un tableau antique passera de plus en plus par la reproduction scientifique des originaux ; et l'innovation semble jugée positive dans tous les domaines.

## La science réalisante de la phénoménotechnique

Il s'agit maintenant d'examiner la phénoménotechnique bachelardienne, en se basant sur *Le nouvel esprit scientifique* et *La philosophie du non*. Bachelard affirme en 1934, dans *Le nouvel esprit scientifique*, que « les instruments ne sont que des théories matérialisées. [...] l'activité scientifique moderne s'attache à construire un monde à l'image de la raison »<sup>6</sup>. En effet, dans l'environnement extrêmement contrôlé du laboratoire, rien ne doit être laissé au hasard : les conditions expérimentales doivent approcher aussi près que possible les hypothèses décrites par la théorie.

« Autrement dit, l'application de la pensée scientifique nous paraît essentiellement *réalisante* »<sup>7</sup>. Bachelard insiste sur le fait que la *réalité* du laboratoire est *construite*, construite *rationnellement* pour matérialiser la théorie mathématique. Et de préciser : « Les enseignements de la réalité ne valent qu'autant qu'ils suggèrent des réalisations rationnelles »<sup>8</sup>. Et en effet la réalité du laboratoire, les résultats expérimentaux, vont nourrir en retour la théorie qui va s'affiner et permettre de nouvelles réalisations rationnelles.

Cette nécessité pour la science de conduire à des réalisations concrètes, à construire le monde, est précisée et radicalisée dans *La philosophie du non* : « Ainsi la réalisation prime la réalité. Cette primauté de la réalisation décline la réalité. Un physicien ne

<sup>6</sup> Bachelard, G., *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Puf, 2013, p. 17.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 8.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p.13.

connaît vraiment une réalité que lorsqu'il l'a réalisée, quand il est maître de l'éternel recommencement des choses et qu'il constitue en lui un éternel retour de la raison. La théorie est la vérité mathématique qui n'a pas encore trouvé sa réalisation complète. [...] Il faut forcer la nature à aller aussi loin que notre esprit »<sup>9</sup>.

Il faut donc pour la science moderne s'atteler à des réalisations ; à construire un monde. Il s'agit bien là de fabrique matérielle, de réalisations bien concrètes. Mais que fabriquent exactement les scientifiques modernes ? « C'est dans le domaine mathématique que sont les sources de la pensée expérimentale contemporaine »<sup>10</sup>. « C'est là que se réalise l'équation du noumène et du phénomène et que le noumène révèle subitement ses impulsions techniques. [...] La pensée achève l'expérience »<sup>11</sup>. Il ne fait aucun doute que pour Bachelard, le rationnel est essentiellement mathématique. Le noumène, qui est en quelque sorte le noyau de vérité, l'essence, du phénomène, est justement le cœur mathématique de la réalisation scientifique. Et « c'est la réalisation du rationnel dans l'expérience physique qu'il nous faudra dégager »<sup>12</sup>.

Le monde que la science fabrique est l'expression phénoménale du noumène mathématique. Noumènes et phénomènes entrent dans un jeu dialectique, et c'est la tâche du scientifique de construire sans relâche les phénomènes qui lui permettront de réaliser dans son laboratoire le noumène, l'essence de sa connaissance nouvelle. Ainsi que Bachelard le développe dans *La philosophie du non*, ce n'est pas sans conséquence pour la « réalité sensible » naïve. « Il y a rupture entre la connaissance sensible et la connaissance scientifique »<sup>13</sup> : la connaissance scientifique se nourrissant d'une réalité construite rationnellement, elle est essentiellement différente de la connaissance sensible immédiate. Dans ce cadre, ce sont les théories et les lois qui en découlent qui acquièrent un statut de réalité, et non les objets dans leur immédiateté : « il faut passer du réalisme des choses au réalisme des lois »<sup>14</sup>. La frontière entre le phénomène observé en laboratoire et la théorie mathématique est presque effacée : « métaphore mathématique et phénomène mesuré ne peuvent être distingués »<sup>15</sup>. Ce *réalisme des lois* semble s'étendre, au détour de certaines phrases, bien au-delà de l'espace du laboratoire : « La véritable solidarité du réel est d'essence mathématique »<sup>16</sup>. Pour Bachelard, il s'agit bien de rendre *concrète* dans les réalisations scientifiques la nature *abstraite*, mathématique, du monde. Bien que Bachelard prenne généralement soin de s'attacher à décrire le monde *des scientifiques*, il reste clair que ce monde se généralise finalement au réel, dont la solidarité (la cohérence, l'ordre) est mathématique. Bachelard observe donc, dans l'activité *réalisante* de la science moderne, ce mouvement d'inversion concret-abstrait qui conduit à rendre tangible l'essence abstraite des choses, et à déclasser

<sup>9</sup> Bachelard, G., *La philosophie du non*, Paris, Puf, 1966, p.36.

<sup>10</sup> Bachelard, G., *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Puf, 2013, p. 138.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 161.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 8.

<sup>13</sup> Bachelard, G., *La philosophie du non*, Paris, Puf, 1966, p. 10.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p.27.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 76.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 88.

l'expérience sensible du monde. Il faut souligner ici encore qu'aujourd'hui, la dimension *réalisante* de la science et de la technologie a un caractère d'évidence et touche une portion très élevée des terres et de la population, allant sans doute bien au-delà de ce que Bachelard pouvait imaginer ; dans la France des années 30, les réalisations de la science restaient encore circonscrites géographiquement et diffusées à un nombre de personnes très limité.

Gaston Bachelard se concentre, dans *Le nouvel esprit scientifique* et *La philosophie du non*, sur l'épistémologie, sur l'évolution de la raison des scientifiques et de leurs prédécesseurs. Il s'agit bien d'histoire et de philosophie des sciences, d'histoire de la philosophie des sciences, de l'évolution de l'esprit scientifique qui apparaît *après-coup* comme logique, et peut-être nécessaire. Si Bachelard présente le mouvement historique de *rationalisation* de l'esprit scientifique, et les étapes qui ont conduit à l'avènement du nouvel esprit scientifique, les causes de ce mouvement restent tacites, ou assez peu discutées. Au-delà du regard indéniabement positif posé par Bachelard sur les scientifiques, on trouve cependant quelques traces des causes de ce mouvement apparemment jugé comme nécessaire : « Qu'il y ait alors coïncidence entre la probabilité calculée et la probabilité mesurée, c'est peut-être la preuve la plus délicate, la plus subtile, la plus convaincante de la perméabilité de la nature pour la raison »<sup>17</sup>. Ici Bachelard avance une *preuve* de la perméabilité de la nature pour la raison, sans pour autant en expliciter tous les termes ; la raison (scientifique) serait la forme d'explication appropriée de la nature (le monde objectif, immédiat) ; mais cette perméabilité va au-delà de l'explication, et si la science est *réalisante*, et la nature *perméable* à la raison, on peut en conclure que la raison *pénètre* la nature, *l'intègre naturellement*. « La méthode cartésienne est réductive, elle n'est point inductive. Une telle réduction fausse l'analyse et entrave le développement extensif de la pensée objective. Or il n'y a pas de pensée objective, pas d'objectivation, sans cette extension »<sup>18</sup>. Ici Bachelard avance l'idée que la méthode inductive est celle qui correspond à la pensée objective, parce que la pensée objective nécessite un développement extensif. Cette fois il n'y a pas lieu d'avancer une preuve ou une justification : il s'agit bien d'une simple *nécessité*.

Ainsi la nature serait *perméable à la raison*, et il est ainsi naturel que la raison « infuse » la nature, qui a horreur du vide ; et par ailleurs le mouvement de la pensée rationnelle est un mouvement d'extension rendu nécessaire par la pensée objective, et qui ne doit pas être entravé. Dans *La philosophie du non*, Gaston Bachelard précise encore son propos : « nous avons adopté, pour les connaissances objectives particulières, l'ordre réalisme – empirisme – rationalisme. Cet ordre est génétique. Cet ordre prouve la réalité même de l'épistémologie »<sup>19</sup>. L'emploi du mot *génétique*, à propos des formes successives prises par l'esprit scientifique, ne peut être fortuit sous la plume d'un philosophe ayant une formation scientifique. On en déduira logiquement que si cet ordre est *génétique*, si le développement

<sup>17</sup> Bachelard, G., *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Puf, 2013, p. 122.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 142.

<sup>19</sup> Bachelard, G., *La philosophie du non*, Paris, Puf, 1966, p. 48.

extensif de la pensée est *nécessaire*, c'est que cet ordre et ce développement sont pour ainsi dire inscrits dans l'ADN humain. On retrouve plus loin le vocabulaire de la biologie : « Pour que la connaissance ait toute son efficacité, il faut maintenant que l'esprit se transforme. [...] Les conditions mêmes de l'unité de la vie de l'esprit imposent une variation dans la vie de l'esprit, une mutation humaine profonde »<sup>20</sup>. Les termes de « conditions [...] de l'unité de la vie » et de « mutation humaine profonde », bien qu'appliqués ici à l'esprit humain (implicitement l'esprit scientifique, bien que l'ambiguïté subsiste), convoquent de nouveau l'idée d'une évolution, et même d'une *loi de l'évolution*, qui n'est pas exprimée mais que l'utilisation du terme de *mutation* ne peut manquer de rappeler à un scientifique du début du XX<sup>e</sup> siècle. Ici Bachelard laisse apparaître un point crucial : non seulement le développement du nouvel esprit scientifique serait *nécessaire*, mais cette nécessité serait d'ordre naturelle – génétique, même. Il me semble voir ici poindre, pour Bachelard, une justification naturaliste, voire ontologique, de la dynamique épistémologique qu'il a mise à jour.

Ce mouvement, naturel et nécessaire aux yeux de Bachelard, semble lié implicitement à un mouvement de conquête : « L'esprit scientifique ne peut se constituer qu'en détruisant l'esprit non-scientifique. [...] Tout réel progrès dans la pensée scientifique nécessite une conversion »<sup>21</sup>. Ici un mouvement subjectif de destruction-conversion est le moteur du développement de l'esprit scientifique ; le rationalisme doit succéder à l'empirisme et au réalisme, qui sont progressivement intégrés et complétés par le rationalisme. Ce mouvement subjectif est également objectivé par les expériences menées en laboratoire qui démentent les théories précédentes : « La généralisation par le nom doit inclure ce qu'elle nie. En fait, tout l'essor de la pensée scientifique depuis un siècle provient de telles généralisations dialectiques avec enveloppement de ce qu'on nie »<sup>22</sup>. Le jeu dialectique entre noumènes et phénomènes doit ainsi conduire à une extension permanente du domaine du rationnel. Ce mouvement qui est un mouvement objectif de négation de l'ancien par le nouveau (« l'expérience nouvelle dit *non* à l'expérience ancienne »<sup>23</sup>) est en même temps un mouvement subjectif d'incorporation de l'ancien au nouveau (« La hiérarchie des notions se présente comme une extension progressive du domaine de la rationalité [...] La raison est donc bien une activité autonome qui tend à se compléter »<sup>24</sup>) ; il nécessite une *conversion* (« le sens de l'évolution philosophique des notions scientifiques est si net qu'il faut conclure que la connaissance scientifique ordonne la pensée, que la science ordonne la philosophie elle-même »<sup>25</sup>). Bien que Bachelard n'en fasse pas explicitement mention, le champ lexical même ne peut manquer d'évoquer par

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>21</sup> Bachelard, G., *La philosophie du non*, Paris, Puf, 1966, p. 8.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 137.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 9.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 22. Ici il est clair que Bachelard mentionne l'ordre logique, ou rationnel, des notions scientifiques ; mais les quelques analogies religieuses qu'il utilise laissent planer l'idée d'une *ordination* de la philosophie par les sciences.

endroits les conquêtes coloniales occidentales. Nous verrons plus loin que ça n'a rien de surprenant, si l'on considère qu'un même *sujet* préside au mouvement historique de la société capitaliste, dans ses aspects scientifiques comme dans ses aspects militaires et économiques.

## La lecture de Marx comme base d'une critique catégorielle de la marchandise, du travail, de la valeur

Quel regard porter aujourd'hui sur le nouvel esprit scientifique ? Père de l'épistémologie historique, Gaston Bachelard a décrit avec une acuité rare le travail de l'esprit même des scientifiques modernes. Ses considérations l'ont conduit à produire des intuitions justes au sujet des domaines à la pointe de la physique et de la chimie de son temps, dans des ouvrages non de physique ou de chimie, mais de philosophie. Une école française d'épistémologie, reliant Bachelard à Latour en passant par Canguilhem (élève de Bachelard) et Foucault (élève de Canguilhem), a même été à la source d'une critique de la société moderne donnant une place centrale à la science et à la technologie.

Il est important d'interroger tout à la fois les limites et les possibles généralisations de la pensée épistémologique de Bachelard aujourd'hui. La limite la plus immédiatement visible est l'attitude éminemment positive de Bachelard vis-à-vis des sciences dites dures. Affirmer qu'« il faut forcer la nature à aller aussi loin que notre esprit » serait aujourd'hui tout simplement irrecevable, à moins d'adhérer aux projets cybernétiques d'humanité augmentée. Par ailleurs il apparaît tout à la fois juste de généraliser à la société tout entière ce que Bachelard attribuait en 1934 aux seuls scientifiques. Les scientifiques sont aujourd'hui poussés activement à la conversion des non-scientifiques, en conditionnant par exemple l'accès aux financements à la réalisation d'actions de diffusion de la « culture scientifique, technique et industrielle », et l'esprit scientifique au XXI<sup>e</sup> siècle entend diffuser ainsi la vérité de la raison vers la société. Il est tout à fait notable que, durant la crise sanitaire, des scientifiques discutèrent à la télévision courbes, données statistiques et méthodologie dans le cadre de la communication officielle du gouvernement, tel un nouveau clergé. Au vu des crises écologiques et des nombreuses catastrophes liées à la physique-chimie (essais et accidents nucléaire, Seveso, etc.), au vu de la pollution, de la destruction des habitats naturels, de l'épuisement des ressources, il semble clair que la clairvoyance de Bachelard manquait d'une dimension critique.

La science fabrique le monde ; mais *quel* monde, pour *qui* et pour *quoi* ?

Les thèmes d'inversion concret-abstrait, d'abstraction matérialisée et de dynamique d'extension permanente qui inclut tout en niant renvoient à la critique catégorielle marxienne. Plusieurs courants critiques détachés du marxisme orthodoxe ont en effet prolongé les travaux de Marx autour des catégories centrales que sont la valeur, la marchandise, le travail abstrait, en se détachant plus ou moins de la centralité de la lutte des classes ou de la propriété des moyens de production qui occupent le communisme de parti.

Parmi ces approches, diverses et distinctes, on peut citer l'école de Francfort et les travaux de Adorno et Orkheimer ou Alfred Sohn-Retel ; les travaux de Guy Debord et d'une partie des situationnistes ; les universitaires Henri Lefebvre ou Jean-Marie Vincent en France et Moishe Postone au Canada ; ou encore le courant de la critique de la valeur-dissociation représenté en Allemagne par les groupes *Krisis* et *Exit !* et en France par les éditions *Crise et Critique*. Un point commun de ces approches nourries notamment du *Capital*, des *manuscrits économique-philosophiques de 1844* et des *Grundrisse* (travaux préparatoires à la rédaction du *Capital*), est la centralité de la marchandise et du procès de *production* (là où le « socialisme réel » s'était appliqué à changer la sphère de la circulation).

Pour résumer à grands traits, au sein de la société capitaliste, les marchandises n'existent au fond que comme porteuses de valeur. Un capital est investi dans la production d'une marchandise, afin que celle-ci permette d'engranger un capital plus important. La valeur est reliée au travail, à une dépense d'énergie humaine quantifiée via le temps de travail. Un capital est investi dans un travail humain, qui produit des marchandises portant une valeur, et la vente de ces marchandises permet d'engendrer une survalueur qui va augmenter le capital initial. Les marchandises sont donc des objets (aujourd'hui réels ou virtuels) qui portent une forme particulière de lien social : on vend sa force de travail pour subvenir à ses besoins, on satisfait ses besoins par l'acquisition de marchandises. Le travail est à la fois le carburant du système capitaliste (seule source de production de valeur pour les pionniers de l'économie politique tels Adam Smith ou David Ricardo, que Marx critique) et la mesure des êtres humains dans ce système. Le travail vu comme une dépense indifférenciée d'énergie humaine est une spécificité du système capitaliste qui se généralise à l'ère moderne, qu'on ne retrouve dans aucune autre forme d'organisation humaine, et que Marx nomme le *travail abstrait*.

Je vais me concentrer dans la suite sur deux approches complémentaires, celle de *spectacle* de Guy Debord et celle de la *critique de la valeur-dissociation*, afin d'examiner si, pour ces théories, la science fabrique le monde, et pourquoi.

## L'idéologie matérialisée de la société du spectacle

Il est ici nécessaire, avant d'introduire la position de Guy Debord sur la science moderne et l'*idéologie matérialisée*, de revenir sur le concept de *spectacle*. Le parcours singulier de Guy Debord l'a amené à participer à diverses aventures, allant des avant-gardes artistiques (*Internationale Lettriste*, revue surréaliste *Les Lèvres nues*) à la « gauche radicale » (Socialisme ou barbarie) en passant par le cinéma – *contre le cinéma*. Son principal effort théorique s'est concrétisé dans la notion de *spectacle*, développée pleinement en 1967 dans *La Société du Spectacle* puis dans les *Commentaires sur la Société du Spectacle* de 1988.

Citons ici quelques thèses extraites de *La Société du Spectacle* :

Le spectacle « n'est rien d'autre que l'économie se développant pour elle-même ; le spectacle est le *capital* à un tel degré d'accumulation qu'il devient image. Toute la vie

des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation ».<sup>26</sup>

« Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images ; c'est le moment où la marchandise est parvenue à l'occupation totale de la vie sociale : la scission achevée à l'intérieur de l'homme »<sup>27</sup>.

On peut résumer de manière succincte le développement du capitalisme jusqu'à la forme du spectacle : le mouvement de développement mondial du capitalisme a conduit à une séparation de la sphère économique des autres sphères d'activités humaines ; la sphère économique a vite entièrement subordonné toutes les autres, et la société toute entière a fini par se confondre avec le mouvement autonome de l'économie se développant pour elle-même ; l'essence de l'économie autonomisée se loge dans la marchandise et la valeur d'échange, qui a triomphé de la valeur d'usage et a rendu l'usage réel superflu.

Ainsi les marchandises que l'on s'échange dans l'économie capitaliste ne sont au fond que des images, des représentations de la réalité qu'elles recouvraient auparavant en tant que simples objets. Et la domination de la sphère économique sur toutes les autres implique que c'est toute la vie de ces sociétés qui s'est éloignée dans une représentation. Le concept de spectacle recouvre donc à la fois le dernier stade de développement de l'économie capitaliste, l'ensemble des productions du capital, et le lien social autorisé entre les producteurs/consommateurs ; c'est pourquoi il est impossible de donner une définition univoque du spectacle.

Dans le contexte du spectacle, le rôle des idéologies se voit transformé :

« La part même de travail proprement idéologique au service du système ne se conçoit plus qu'en tant que reconnaissance d'un « socle épistémologique » qui se veut au-delà de tout phénomène idéologique. L'idéologie matérialisée est elle-même sans nom, comme elle est sans programme historique énonçable »<sup>28</sup>.

« Les faits idéologiques n'ont jamais été de simples chimères, mais la conscience déformée des réalités, et en tant que tels des facteurs réels exerçant en retour une réelle action déformante ; d'autant plus la *matérialisation* de l'idéologie qu'entraîne la réussite concrète de la production économique autonomisée, dans la forme du spectacle, confond pratiquement avec la réalité sociale une idéologie qui a pu retailler le réel sur son modèle »<sup>29</sup>.

Ici Debord insiste sur le fait que le spectacle, l'idéologie ultime, n'est qu'un simple « socle idéologique », une matrice indiscutable, dans laquelle évoluent les spectateurs. L'idéologie spectaculaire ne s'écrit pas, ne s'énonce pas, elle « bâtit

<sup>26</sup> Debord, G., *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1996 ; phrases extraites des thèses 16, 34, 1 réunies en un même paragraphe.

<sup>27</sup> *Ibidem*, thèses 4, 40, 20.

<sup>28</sup> Debord, G., *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1996, thèse 213.

<sup>29</sup> *Ibidem*, thèse 212.

son monde ». L'idéologie, d'abstraite, est devenue concrète, tandis que la « vie réelle » est devenue abstraite, éloignée dans une représentation.

Entre 1967 et 1988, Debord a pu constater les ravages écologiques causés par le capitalisme, divers « incidents » industriels, et la catastrophe de Tchernobyl. Il précise alors dans les *Commentaires sur la Société du Spectacle* le rôle de la science dans le spectacle : « On ne demande plus à la science de comprendre le monde, ou d'y améliorer quelque chose. On lui demande de justifier instantanément ce qui se fait »<sup>30</sup>. « Tout ce que l'on peut faire doit être fait. C'est dire que tout nouvel instrument doit être employé, quoi qu'il en coûte. L'outillage nouveau devient partout le but et le moteur du système [...] »<sup>31</sup> « Car le sens final du spectaculaire intégré, c'est qu'il s'est intégré dans la réalité même à mesure qu'il en parlait ; et qu'il la reconstruisait comme il en parlait »<sup>32</sup>. Pour Debord, c'est le spectacle, le mouvement autonome global du capital, qui est *réalisant*. À la veille de la chute du mur de Berlin, Debord observe que les formes du capitalisme de l'est (bureaucratique) et de l'ouest (diffus) ont fusionné en un seul et même *spectaculaire intégré*.

Dans ce cadre, la science fabrique la matrice matérielle conditionnant tout lien social tout en étant à la source du développement technologique permanent nécessaire à la dynamique spectaculaire. C'est en même temps une caution morale du système, avec les experts chargés de divulguer la vérité officielle du moment (comme l'a si bien illustré la catastrophe de Tchernobyl). Dans la vision de Guy Debord, la science fabrique le monde avec le seul et unique but de maintenir et étendre la domination spectaculaire.

## Critique de la valeur et *abstractions réelles*

L'analyse de Guy Debord reste marquée, de par ses influences comme sa situation historique, par des éléments appartenant au marxisme traditionnel, de luttes des classes ou de prolétariat émancipateur. La science moderne aurait été « pervertie » par le spectacle, et Debord met explicitement en balance, dans les *Commentaires sur la Société du Spectacle*, les scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle, luttant contre les épidémies mortelles, et ceux du XX<sup>e</sup>, dissimulant la propagation du nuage radioactif sous un jargon trompeur, ou laissant se propager le virus de sida qui touche des populations « marginales » (il y fait allusion dans le film *Guy Debord, Son Art et Son Temps*). Il faut rappeler que Debord n'a commencé à intégrer les questions touchant à l'environnement qu'à partir des années 70<sup>33</sup>, les lettristes puis situationnistes ayant initialement abordé la question de la science et de la technique à travers leur potentiel libérateur, loin des positions anti-industrielles qui seront prises par certains membres beaucoup plus tard. La question du sujet

<sup>30</sup> Debord, G., *Commentaires sur la Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p. 59.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 106.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p.22.

<sup>33</sup> Debord, G., *La planète Malade*, Paris, Gallimard, 2004 (texte inédit de 1971). Debord, G. et Sanguinetti, G., *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Fayard, 1998 (parution initiale 1972).

de la connaissance, du sujet scientifique moderne, dont l'archétype commence à se construire bien avant le XIX<sup>e</sup> siècle, et le lien de consanguinité entre science moderne et capitalisme, sont donc laissées de côté.

L'approche catégorielle développée dans le cadre de la Critique de la valeur-dissociation (CVD) permet de confronter directement ce point épineux. La place manque ici pour développer pleinement l'histoire et les tendances de ce mouvement critique, c'est pourquoi je me contenterai d'en résumer les thèses principales<sup>34</sup>. La CVD aborde le capitalisme comme un fait social global, dont le long développement a débuté au Moyen-Âge (sans consensus sur le moment précis, par exemple l'apparition des armes à feu ou la naissance des états modernes...). Le fonctionnement de la société capitaliste est directement lié aux catégories de base que sont la valeur, la marchandise, le travail abstrait, l'argent, l'état. La totalité est par ailleurs une « totalité brisée », scindée par la distinction entre les sujets producteurs de valeur, membres de droit de la société, et celles et ceux qui en sont dissociées. Cette dissociation est d'abord une dissociation des genres, les sujets mâles étant chargés du travail et de la production de valeur, et les femmes héritant de la reproduction de la société, nécessaire à son fonctionnement mais sans valeur marchande.

Un thème central de la CVD est donc le « travail abstrait » : ce trait spécifiquement moderne désigne le fait que toute dépense d'énergie humaine est regroupée sous le terme de « travail », en faisant abstraction de toute spécificité de cette activité, du moment qu'elle produit une marchandise. L'auto-mouvement du capitalisme se résume dans la formule A-M-A' : de l'argent A permet la production de marchandises M, dont la vente permet l'obtention d'encore plus d'argent A'. Dans ce mouvement, l'argent rémunère un travail, et cette dépense d'énergie abstraite se trouve « cristallisée » dans la marchandise, qui lors de sa vente permettra la création de valeur.

Les marchandises sont ainsi les porteuses concrètes du travail abstrait, et mises en équivalence par leur dénominateur commun. La « mesure » de la valeur n'est pas une mesure directe d'énergie, mais la mesure du temps de travail. L'augmentation de la masse globale de valeur provient de la différence entre la valeur du travail salarié (le coût de la reproduction, la somme devant être versée au travailleur afin qu'il assure sa survie) et celle du produit sur le marché.

La survaleur était initialement – au XIX<sup>e</sup> siècle – augmentée *via* l'augmentation pure et simple du temps de travail, mais celle-ci était doublement limitée, par la durée de la journée et la physiologie humaine. S'est alors amorcée une course à la productivité : si je suis capable de produire en une heure deux fois plus de marchandises que mes concurrents, je pourrai augmenter mes bénéfices.

Ici s'esquissent déjà les deux manières dont la marchandise et l'auto-mouvement du capital façonnent le monde : le rôle central de la mesure du temps de travail a impliqué une nouvelle façon d'être au monde, un nouvel espace-temps refaçonné

<sup>34</sup> On pourra se référer utilement aux ouvrages suivants pour plus de détails : Groupe Krisis, *Manifeste contre le travail*, Albi, Éditions Crise et Critique, 2020 ; Jappe, A., *Les aventures de la marchandise*, Paris, La Découverte, 2017 ; Jappe, A., *Sous le soleil noir du capital*, Albi, Crise et Critique, 2021.

pour les besoins de la production (temps) et la circulation (espace) des marchandises. Par ailleurs, l'augmentation de la productivité s'est faite et se fait encore par des moyens techniques ; de nouvelles machines permettent de créer de plus en plus de marchandises, de nouveaux marchés sont ouverts par l'invention de nouvelles marchandises, et cette nouveauté – commandée par l'impératif abstrait de création de valeur – est bien de nature matérielle, avec des répercussions organisationnelles et sociales liées à chaque reconfiguration de l'appareil de production.

Ainsi la lente transformation du monde par la socialisation par la valeur s'est faite de concert avec la naissance de la science moderne, de ses catégories abstraites, de sa distinction entre sujet et objet héritée de la philosophie et érigée en principe, et de ses possibilités techniques mises au service de l'augmentation de productivité et de l'innovation. Les formes phénoménales (la marchandise, l'argent) sont porteuses d'essences abstraites (le travail abstrait, la valeur), et le capitalisme est porteur d'une dynamique interne liée à la nécessité impérieuse d'augmenter la masse de valeur. Cette dynamique d'expansion est *négative*, notamment au sens où toute activité humaine potentiellement source de valeur sera niée dans ses qualités et ramenée à une pure quantité de travail abstrait, permettant seule la mise en équivalence avec d'autres marchandises. C'est également une dynamique intrinsèquement contradictoire, qui vise à diminuer la quantité de travail nécessaire via l'innovation technologique pour maximiser la survaleur tout en créant malgré tout de la valeur directement liée à la quantité de travail abstrait. Cette dynamique se fait « dans le dos » des acteurs et il en résulte un mouvement autonomisé, de ce que Marx a baptisé le « sujet automate ».

Citons ici deux brefs extraits de *La société autophage*, d'Anselm Jappe, ayant trait à notre sujet : « Marx a défini la marchandise comme « sensible – suprasensible. » Elle est un mélange de matériel et d'idéal avec suprématie de l'idéal. [...] la dimension suprasensible, métaphysique, de l'existence sociale, [...] est maintenant présente dans les moindres objets et actes de la vie quotidienne. C'est le monde réellement inversé, dont la dialectique hégélienne est la description adéquate [...] »<sup>35</sup> L'idée d'un monde « réellement inversé » est déjà présente chez Debord, sous la forme d'une inversion du *vrai* et du *faux*, où le vrai se réfère à la réalité matérielle immédiate, à la vie « réellement vécue », et le faux au monde reconstruit par et pour la domination spectaculaire<sup>36</sup>. Ici le sens de cette inversion se précise : les marchandises sont *d'abord abstraites* – leur forme phénoménale n'est là que pour « porter » cette essence abstraite. « Le capitalisme est inséparable de la grande industrie, valeur et technologie vont ensemble – ce sont deux formes de déterminisme et de fétichisme »<sup>37</sup>. La CVD reprend le terme marxien de « fétichisme » au sens où l'agir des sujets sociaux est conditionné *inconsciemment* par l'impératif des catégories de base du capitalisme et de la production de valeur. Ces

<sup>35</sup> Jappe, A., *La société autophage*, Paris, La Découverte, 2019.

<sup>36</sup> Je ne rentrerai pas ici dans les interrogations que peuvent susciter cette notion problématique de « vrai » ; elle touche notamment au statut d'une réalité immédiate qui aurait existé avant le déploiement de la domination spectaculaire.

<sup>37</sup> *Ibidem*.

impératifs sont constitués socialement par les êtres humains, mais leur semblent s'exercer tels des formes autonomes. Par ailleurs, il est peut-être important de préciser que pour notre propos, science et technologie sont pratiquement indissociables. Les développements des ingénieurs sont nourris des travaux des chercheurs ; les chercheurs sont encouragés inlassablement à favoriser de nouveaux développements technologiques et à induire des retombées économiques, et se placent même aujourd'hui à l'initiative de ce mouvement.

On retrouve ainsi les trois traits mis à jour dans l'analyse de Bachelard du travail scientifique : une science *réalisante*, une inversion concret-abstrait, une dynamique d'expansion. Mais là où Bachelard semble voir une nécessité ontologique, la critique catégorielle décèle au contraire le mouvement historiquement spécifique d'un sujet bien particulier, qui ne résulte aucunement d'un « progrès nécessaire » mais bien plutôt d'un mouvement totalisant. Dans le livre *Gris est l'arbre de la vie, verte est la théorie*, Robert Kurz analyse en détail le lien théorie-pratique dans la modernité, et le rôle possible de la critique. « La théorie sociale bourgeoise en tant que « science interprétative » est ainsi idéologique en soi, parce qu'elle ne peut être qu'une affirmation théorique scientifique ou une critique affirmative, comme reproduction de l'ontologie capitaliste présupposée et du traitement de la contradiction »<sup>38</sup>. Ici, « l'ontologie capitaliste présupposée » désigne les catégories du système capitaliste et les impératifs sociaux qui leur sont associés, qui conditionnent *a priori* l'agir (qu'il soit pratique ou théorique) dans notre société. Pour Kurz, une théorie qui ne remonte pas à ces catégories est affirmative au sens où elle les pré-suppose, et donc les accepte. Le « traitement de la contradiction » désigne la manière dont sont traitées théoriquement les contradictions inhérentes à la dynamique capitaliste<sup>39</sup>. « Le capitalisme peut être ainsi effectivement compris comme une interprétation-réelle de l'existence [...] La forme-théorie se transforme ainsi en même temps en « fournisseur » idéal de la pratique capitaliste, livrant une interprétation-réelle permanente tant du monde en général que du capitalisme lui-même dans son développement progressif. Sciences naturelles et théories sociales fournissent, du fait de leur caractère constitutif, des modèles d'interprétation pour le modelage pratique des conditions dominantes [...] »<sup>40</sup>. Ici Kurz prolonge l'idée contenue dans le fait qu'agir théorique et pratique sont également conditionnés par les catégories de base capitalistes. Le monde est à la fois rebâti concrètement par la socialisation par la valeur, mais il est

<sup>38</sup> Kurz, R., *Gris est l'arbre de la vie, verte est la théorie*, Albi, Crise et Critique, 2020.

<sup>39</sup> Un exemple est la « lutte des classes », qui perd dans la CVD tout caractère fondamental ou essentiel : pour se développer, le capitalisme a dû mobiliser une « classe » de travailleurs susceptibles de produire de la valeur, c'est-à-dire de travailler. Mais ce travail, pour générer la plus grande part possible de survaleur, devait être rémunéré au niveau le plus bas possible. D'un autre côté, l'organisation marchande nécessite sur le plan légal une société de propriétaires égaux en droits sur le marché. Les « propriétaires de leur propre force de travail » ont donc incarné la tension entre, d'un côté, la classe prolétarienne exploitée par la classe bourgeoise pour générer la survaleur nécessaire à la dynamique capitaliste, et de l'autre la nécessité de constituer une société de propriétaires égaux sur le plan juridique, et donc l'intégration des « prolétaires » comme égaux *en droit* à leurs « exploités ».

<sup>40</sup> *Ibidem*.

en même temps décrit et remodelée par elle à travers le travail qualifié de théorique, que Kurz nomme « interprétation-réelle » de par l'action concrète qu'il suscite. « Ce qui est « déterminant », c'est plutôt la matrice a priori de la métaphysique-réelle moderne, et ses rapports formels, qui sous-tend tout agir dans le capitalisme, y compris son traitement immanent de la contradiction, son interprétation de la réalité et la transformation du monde qu'elle induit »<sup>41</sup>.

On voit bien ici que les théories scientifiques et sociales ont, selon Robert Kurz, maille à partir avec la justification idéologique en actes de l'ontologie capitaliste, et du traitement des contradictions internes de la société capitaliste. Ces traitements théoriques, qui façonnent et re-façonnent le réel, ne sont jamais qu'*affirmatifs*, puisqu'ils présupposent et acceptent la matrice a priori formée par les catégories de base que sont la valeur-dissociation et le travail abstrait. On peut voir aujourd'hui la théorie bachelardienne sous cet angle, théorie qui suppose une justification « génétique » à l'histoire de l'épistémologie, et reste aveugle au mouvement d'expansion négative du *sujet automate*.

Sous la perspective proposée par Robert Kurz, la science et la théorie en général acquièrent une fonction légitimatrice tant qu'elles ne remontent à la matrice a priori, aux catégories de base du capitalisme qui sous-tendent tout agir, qu'il soit pratique ou théorique. Cette légitimation est à la fois morale et concrète, c'est une transformation du monde.

## Conclusion

Paru en 1934 dans une France encore essentiellement paysanne, *Le nouvel esprit scientifique* met à jour avec une acuité surprenante les modes de raisonnement et les conduites expérimentales caractéristiques de la science moderne. Pour qui connaît le fonctionnement d'un laboratoire de recherche, la justesse de cette description est évidente, et reste pertinente aujourd'hui. Le jeu dialectique entre théorie et expérience, les avancées par rupture épistémologique, la nécessité de *réaliser* pour comprendre ont intégré l'inconscient des scientifiques – en témoigne la phrase inscrite au tableau de Richard Feynmann<sup>42</sup> : « What I cannot create, I do not understand » (« ce que je ne peux créer, je ne le comprends pas »).

Mais l'aspect *réalisant* de la science s'est propagé à quasiment tous les aspects de la vie depuis 1934. Le mouvement d'extension permanente, l'essence abstraite de notre environnement concret, le travail théorique conduisant à reconstruire encore et encore le monde selon ses besoins, rappellent la totalité capitaliste décrite par différentes approches marxistes centrées sur la valeur ; Bachelard semble voir une nécessité ontologique au développement de la connaissance, et une valeur d'exemple dans la dialectique de la « philosophie du non », là où la critique de la

<sup>41</sup> *Ibidem*.

<sup>42</sup> R. P. Feynman (1918-1988), physicien américain connu pour ses travaux en physique théorique, notamment en électrodynamique quantique et en physique des particules pour lesquels il obtint prix Nobel de Physique de 1965 avec Sin-Itiro Tomonaga et Julian Schwinger.

valeur-dissociation décèle le mouvement tautologique du « sujet automate » visant à créer toujours plus de valeur abstraite ; Bachelard reste dans le cadre de ce que Kurz nomme une théorie « interprétative-réelle ». La critique de la valeur voit dans la science à la fois un moteur du développement technologique nécessaire à l'accroissement de valeur, et une fonction légitimatrice de la dynamique capitaliste. Ces caractères ne sont ni « naturels » ni ontologiques, mais dérivent de la matrice a priori qu'il s'agit de remettre en question, en théorie comme en pratique.

Clément Lacroûte  
Institute FEMTO-ST-Besançon  
clement.lacroute@femto-st.fr

## Bibliographie

- Bachelard, G., *La poétique de l'espace*, Paris, Puf, 1957. Bachelard, G., *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Puf, 2013. Bachelard, G., *La philosophie du non*, Paris, Puf, 1966.
- Chasson, Y., « Ce que nous disent les textes situationnistes sur la psychogéographie », *FLAMME HS*, n°1, 2023, <https://doi.org/10.25965/flamme.663> (dernière consultation 13.10.2023)
- Debord, G., « Théorie de la dérive », *Les Lèvres nues*, 9, 1956, <https://www.larevuedesresources.org/theorie-de-la-derive,038.html> (dernière consultation 13.10.2023)
- Debord, G., *Commentaires sur la Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992. Debord, G., *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1996.
- Debord, G., *La planète Malade*, Paris, Gallimard, 2004.
- Debord, G. et Sanguinetti, G., *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Fayard, 1998.
- Groupe Krisis, *Manifeste contre le travail*, Albi, Éditions Crise et Critique, 2020.
- Jappe, A., *Les aventures de la marchandise*, Paris, La Découverte, 2017. Jappe, A., *Sous le soleil noir du capital*, Albi, Crise et Critique, 2021.
- Jappe, A., *La société autophage*, Paris, La Découverte, 2019.
- Kurz, R., *Gris est l'arbre de la vie, verte est la théorie*, Albi, Crise et Critique, 2020.